

Documentaristes

Passeurs de réel

Ils étaient caméraman, journaliste, photographe ou petite main dans le cinéma et sont passés à la réalisation de documentaires. Pour prendre le temps d'écouter et de regarder les gens.



Pour en savoir plus :
site internet des films de
Brigitte Lemaire
www.cnasm.prd.fr

Tête brûlée et touche-à-tout, Philippe Pataud : des trecks à cheval pour Equidia (2^e chaîne sportive après Eurosport) en Patagonie ou en Nouvelle Calédonie, de grands reportages pour « Les nouveaux mondes » (ancienne émission sur France 2), des images sur les spectacles pour « Mégamix » (France 3 et Arte)... Après quelques années comme photographe de plateau pour le cinéma et la publicité, il réalise son premier film, sur les cérémonies des Jeux olympiques d'Albertville de Philippe Decouflé. Et se lance dans l'aventure de la réalisation, travaillant beaucoup, sans se spécialiser, en cherchant à « progresser dans l'image ». Un accident de moto, dû à la vitesse excessive, le cloue dans un fauteuil roulant plusieurs mois, lorsque son producteur lui apporte le projet d'une réalisatrice, Hélène de Crécy, qui cherche un coéquipier pour mettre en images ses idées. Avec elle, il se plonge dans une enquête sur la sexualité des personnes handicapées physiques. *Désir d'amour*, sorti en 2001, primé au festival international de Moscou et prochainement édité en DVD. Ce 52 minutes est un plaidoyer pour un droit à la liberté de l'intimité et à la sexualité : « J'ai mis dans ce film toute ma pudeur. Nous avons eu envie de donner la parole aux personnes handicapées, qui l'ont rarement, en dehors des grandes actions nationales qui leur consacrent une journée par an. » Même sens de l'engagement dans son travail, version intello, chez

Brigitte Lemaire qui filme depuis vingt ans sur des sujets comme le handicap sensoriel, la maltraitance, la torture... Issue d'une famille de sourds, elle commence à travailler sur les plateaux de cinéma à 20 ans, tout en suivant des études univer-

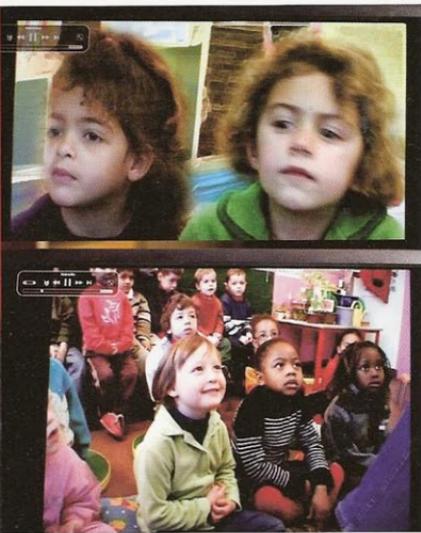
« ON TRAVAILLE SUR LA COMPLICITÉ ET L'OBSERVATION. ON LAISSE FAIRE, ON NE PROVOQUE PAS. »

sitaires de sociologie et philosophie. Elève de Jean Rouch, elle s'initie avec passion au documentaire, réalisant film après film une œuvre tenace et militante. En une quinzaine de longs métrages (*Les mains du sourd* (1989), *Témoins sourds, témoins muets* (1992), *Sourds à l'image - La langue des signes n'est plus interdite* (trois versions de 1995 à 1998)...), Brigitte Lemaire enchaîne obsessionnellement les sujets douloureux, un choix qui s'impose à elle comme une évidence : « Quand j'ai commencé à travailler, la langue des signes était encore interdite. Les sourds vivaient dans un pays inconnu. Les enfants étaient malmenés, on leur tapait sur les mains, qu'on leur attachait dans le dos. Les gens l'ignoraient. Je ne pouvais pas rester sans rien dire sur ce que je savais et ce que j'ai découvert. »

Journaliste radio, JRI (journaliste reporter d'images) à France 3, Patrick Gabay multiplie les expériences, proposant des sujets pour « Thalassa » ou « Bas les masques », oscillant entre la carte de presse et la réalisation. Il s'interroge sur ces deux postures, la volonté de neutralité affichée et parfois relative du reporter, et l'immersion entraînant l'adhésion à un parti pris du documentariste : « Finalement, j'ai trouvé plus intéressant ce parti pris. Le fait de travailler dans des formats où l'engagement est admis, où la qualité du travail dépend du temps passé avec les gens que l'on filme. On finit par accompagner les personnes. Ce qui m'a toujours gêné, en reportage, c'est ce sentiment qu'on était parfois "à la limite", cherchant les failles et les contradictions des gens... En réalisation, on travaille sur la complicité et l'observation. On laisse faire, on ne provoque pas. On est moins dirigiste. On se cale sur la vie des gens... »

Laisser parler

Voici esquissée, la définition du documentariste. Quelqu'un qui, à l'instar de Jean Rouch, réalisateur et ethnologue, « laisse les gens parler et ne parle pas à leur place. Même si cette parole est diamétralement opposée, même si elle est culturellement incompréhensible. » Quelqu'un qui, comme Brigitte Lemaire, pour son dernier long-métrage, *La Face sombre de l'humanité, manifeste contre la torture, aménage son temps pendant deux*



L'enfance demeure le thème de prédilection de Patrick Gabay.

ans, se rend disponible pour interviewer des clandestins, occupés dans les réseaux de résistance et pas forcément prêts à témoigner des choses épouvantables qu'ils ont vécues... « On passe son temps à lire, à se documenter, à attendre que le docteur Arnaud Veisse du Comité (Comité médical pour les exilés) puisse s'extirper de sa consultation surbookée pour nous parler... » Quelqu'un qui pose sa caméra, quand il comprend à quel point les personnes filmées ne réalisent absolument pas combien l'image peut embellir ou enlaidir : « d'une même situation, observe Patrick Gabay, on peut tirer des plans très différents. Nous avons une arme dans les mains qui peut rendre des pauvres que l'on filme dans leur caravane, beaux, incultes, ridicules, ou au contraire touchants, émouvants, courageux... »

Un métier solitaire et précaire

Une profession de choix, celui de ne pas travailler pour des supports où tout est vite dit, à grands traits caricaturaux. Un métier solitaire et précaire : « En France, entre 50 et 100 réalisateurs travaillent énormément pour la télévision et le cinéma.

À la société civile des auteurs, nous sommes presque 10 000... Comment tous ces professionnels vivent-ils ? » s'interroge Philippe Pataud qui rêve de tourner une suite à *Désir d'amour* « pour voir comment les choses ont évolué » et qui vient de se voir refuser un accord de préproduction pour un film dénonçant les attitudes de la Banque mondiale face à certains pays africains. Un projet pour lequel il a planché, mais sur lequel les chaînes refusent de s'engager. Des rêves, ils en ont tous plein

**« NOUS AVONS
UNE ARME
ENTRE LES MAINS
QUI PEUT RENDRE
DES PAUVRES
RIDICULES
OU AU CONTRAIRE
ÉMOUVANTS »**

leurs tiroirs. Patrick Gabay aimerait tourner une fiction sur la maladie qui a emporté son père, un documentaire sur plusieurs générations d'instituteurs ou encore un portrait croisé de femmes, sur l'amour

et l'histoire de l'émancipation au cours du siècle... Le thème de l'enfance le tarade et il s'est particulièrement épanoui en travaillant longtemps pour « La fête des bébés », la série de 26 minutes, tout en images, de France 5, puis pour « Les Maternelles ». Passant plusieurs mois en crèche, à l'école, suivant des enfants en classe verte, il garde un souvenir dense de ces moments d'observation : « Les mômes très vite oublient la caméra, mais jamais le micro, dont la grosse bonnette pelucheuse leur évoque un petit chien et les attire ! Au bout d'un temps, tu fais partie de l'équipe, les enfants te sollicitent pour jouer, pour intervenir auprès d'un copain. C'est drôle de voir comme, dès la crèche, les gamins comprennent la caméra. C'est là qu'il faut prendre du recul pour ne pas tomber dans le piège que certains tendent, bousculant quatre enfants devant eux pour arriver jusqu'à nous... Et ne pas choisir la facilité en filmant ces saynètes, ou en les provoquant, lorsqu'on est pris par le temps ! » Ce que l'on ne remarque pas au tournage, se retrouve inévitablement au montage, ou de nouvelles questions se posent : « Choisira-t-on de montrer



Brigitte Lemaire a construit une œuvre sensible et militante autour de la surdité et du handicap.

à l'écran combien cet enfant est agressif, ce deuxième victimisé, ou cet autre effacé, un peu triste ? Je n'ai jamais aimé pointer les aspects négatifs de cette vie en groupe, ni le fait que l'enseignante ne puisse pas tout voir ni tout gérer... »

Une certaine liberté guide le travail des réalisateurs. Pour *Désir*

**« ON RECUEILLE
UNE PAROLE
FORTE, FIABLE
ET CRÉDIBLE...
UTILE POUR
NOS SOCIÉTÉS »**

d'amour, Philippe Pataud et Hélène de Crécy ont recueilli beaucoup de témoignages, devant se livrer au montage à un délicat et frustrant travail de sélection, en fonction des quelques messages qu'ils ont voulu faire passer : « Nous nous sommes aperçus que les handicapés physiques, en institutions, étaient finalement traités de la même façon que les handicapés mentaux. Assommés d'antidépresseurs et de somnifères pour couper leurs pul-

sions, infantilisés et surveillés, voire stérilisés, pour ne pas qu'ils puissent procréer. Les lits n'ont qu'une place, les distributeurs de préservatifs sont inexistantes. » Leur enquête les a conduits en Angleterre, en Hollande ou au Canada, à la recherche de solutions trouvées ailleurs, un club de rencontres pour les personnes handicapées ou des aides sexuelles remboursées par la sécurité sociale cantonale...

Des projets plein la tête

Vivre longtemps avec un sujet marqué. Brigitte Lemaire fait des « ponts » entre les thèmes, déroulant le fil de l'enchaînement – ou de l'escalade – de la souffrance vers la violence. Lorsque, avec sa caméra super 8, elle passe un an en Centre d'aide par le travail (CAT) pour son premier film, elle découvre la violence régnant en institution et tournera sur le sujet, *L'histoire de Franck et David*. Elle passe du handicap à la maltraitance sexuelle avec *Une seule vie, un seul corps* : « On s'aperçoit que les personnes handicapées sont souvent victimes de pédophiles, des

réseaux... sujet tabou en institution où les professionnels ferment les yeux sur les violences entre résidents. » Et de réfléchir, d'interroger sur les racines de la violence. Et de montrer ses films dans des conférences ou en centres de formation de travailleurs sociaux. Aujourd'hui, elle nourrit le projet d'une fiction documentaire sur la violence conjugale qu'elle voudrait tourner « avec des personnes concernées, aussi bien du côté de l'équipe que des acteurs. » Et assure que travailler sur des sujets douloureux ne l'est pas tant que ça : « On rencontre des gens qui ont traversé des épreuves mais s'en sont sortis. Des personnes qui vous prouvent que c'est possible de dire non et de résister. On recueille une parole forte, fiable et crédible. Je fais retour de ces paroles sensibles et intelligentes – fortement utiles pour nos sociétés qui ont besoin de courage. »

Isabelle Guardiola